

Introduction

Il ne suffit pas de changer le monde. Nous le changeons de toute façon. Il change même considérablement sans notre intervention. Nous devons aussi interpréter ce changement pour pouvoir le changer à son tour. Afin que le monde ne continue pas ainsi à changer sans nous. Et que nous ne nous retrouvions pas à la fin dans un monde sans hommes.

G. Anders¹

Jacob, futur patriarche, fuyant la rage jalouse et pleine de menace que son frère Ésaü nourrissait contre lui, à la suite de la bénédiction d'Isaac qui lui avait été volée, trouva entre Beer Sheva et Kharan un gîte protecteur, et y fit de quelques pierres un chevet pour passer la nuit. « Il eut un songe que voici : Une échelle était dressée sur la terre, son sommet atteignait le ciel et des messagers divins montaient et descendaient le long de cette échelle. Puis, l'Éternel était posé sur lui² et disait : “Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham ton père et d'Isaac ; cette terre sur laquelle tu reposes, je te la donne à toi et à ta postérité. Elle sera, ta postérité, comme la poussière de la terre ; et tu déborderas au couchant et au levant, au nord et au midi ; et toutes les familles de la terre seront heureuses par toi et par ta postérité” » (Gn 28, 12-14³). Contre le danger horizontal de la haine fraternelle que Jacob se représente du reste insuffisamment – se représenter le mal est difficile –, Dieu élève dans le rêve une échelle verticale. D'un degré moins haut que la réalité, sans doute, mais d'une dignité égale, et bien aussi révélateur que le cœur, le rêve permet souvent de reconstituer l'image du Soi quand celui-ci est trop défiguré. Les anges tendent une forme de miroir au malheureux où,

au sens optique – et freudien – du terme, se projeter. Dieu, comme perché au sommet d'une échelle, annonce l'avenir de la « postérité ». Les anges qui montent (*olim*) et descendent (*yordim*) font comme un ascenseur de gloire. Le destin de misère de l'homme est relevé. La poussière qui était réservée au trop faible Adam (« Car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière » Gn 3, 19) est commuée ici en « poussières d'étoiles », comme dit Paul Valéry.

Rappelons juste⁴ : le Midrash, qui est comme la palpitation, la fibrillation des histoires autour du texte biblique, sans grand décor presque⁵, fait vibrer en grand nombre les versets, les récits, les citations ou les légendes, rapportés, inventés, percutés, heurtés et syncopés ; un verset s'ouvre au sens par un autre, qui est parfois fort éloigné dans le Livre, tels des atomes dans un accélérateur de particules. Son *épistémè* n'est ni l'opinion, ni la vérité. Sa manière est l'excitation, et son objet l'agitation de l'imagination. L'idée, s'il y en avait une, ainsi infusée et comme presque perdue, ne s'y esquisse plus que pour la trace surprenante qu'elle laisse. Les histoires sont sans dessein.

La Bible a fait la place belle aux anges. Ils font comme un miroir, une onirique, une protection spéculaire où l'homme, parfois défiguré, est rappelé à lui-même, à son au-delà, à l'idéal qui le porte. Entre ciel et terre, ils montent et descendent, de même qu'il nous faut monter au Sinaï et à la Loi et aussi faire descendre cette dernière dans le monde humain. Jacob, allongé donc, et ensommeillé, voit le pèlerinage des anges. À moins qu'il ne soit lui-même un ange – le sujet rêveur ne rêve que de lui-même, remarque souvent Freud –, un Jacob en perte d'image, qui n'a pas encore le souvenir que la sienne est fixée à jamais sur le Trône de gloire. Jacob, qui deviendra en effet Israël après son combat avec un autre ange, dort, hors jugement, comme suspendu – terrorisé bien plus qu'il ne le sait lui-même par son frère furieux.

Imaginons un instant les anges comme la représentation sensible dans le rêve des différents jugements. Kant, dans la *Critique*

de la faculté de juger, la troisième et prodigieuse critique, en catégorise deux espèces. La première est le jugement déterminant (*bestimmend*) qui part de la Loi, du principe, du concept, et se dirige vers les objets (objet est à entendre à la fois dans un des sens que lui donne Kant, cause des sensations, et dans le sens de Freud, l'autre que soi), jugement scientifique en quelque sorte, mais non empirique ; c'est le jugement qui descend. La seconde est le jugement réfléchissant (*reflektierend*⁶), jugement qui part des choses mêmes, qui les laisse éclore, jugement esthétique, sans loi fixe, c'est alors le jugement qui monte. Les opérations de l'esprit ont ainsi besoin, dans le juger, des deux mouvements, soit, dans la langue biblique, des deux sortes d'anges – si l'on veut.

Ainsi est l'étude des textes. On peut laisser le texte naître à lui-même, commander sa propre lecture, et s'orienter tout seul vers son issue et sa leçon – qui n'est pas une morale. Le Livre de Jonas a déjà pu, ailleurs, nous guider⁷, vers le rapport biblique à la vérité, qui est qu'elle doit être partagée, à quelque hauteur que l'on soit, et qu'imaginer (illusoirement) la posséder expose à la brûlure du soleil. La Bible est aussi un « Éloge de l'ombre » – comme Jun'ichirō Tanizaki titre son si magnifique éloge de la nuance – et livre son amour de la lune, magnanime. Les anges qui montent tiennent sans doute les rênes. Mais les autres anges, ceux qui descendent, ont une légitimité égale. Le microscope fait voir un monde dans une goutte, le télescope fait voir dans le ciel une goutte. Parfois une gerbe de versets fait voir un monde. Et parfois c'est de voir le lointain que jaillit la force d'un verset.

Mais les lumières viennent aussi d'à côté. Une notion issue de l'atmosphère d'une autre culture peut être trempée dans l'eau du commentaire biblique. Faire sans la langue des Hellènes sembla vite impossible aux Hébreux. La place à donner à la sagesse grecque, aux sagesse grecques, doit-on dire, fut aussi questionnée. Si l'unité n'appartient dans le judaïsme qu'à Dieu, disons ainsi, et qu'elle est la raison de la diversité de ses expressions, il n'y a bien sûr non plus d'unité à attendre, ni de système, dans les miroitements archipélagiques de la pensée des anciens Grecs.

Trois notions communes à l'espace européen – planétaire aujourd'hui, à un moment où l'hégémonie européenne politique se résorbe –, trois abstractions, seront ici examinées et confrontées. Le Midrash fera ricocher entre elles les versets, les histoires, et les pensées. Est visé simplement aussi le plaisir de s'(h)ébrouer, si l'on peut dire.

Nous évoquerons dans ce petit *organon* d'abord la nature – le dehors – en observant la façon dont elle est, « par nature », sans unité, et dont elle s'offre dans l'hétérotopie⁸ de vastes listes, comme on en trouve par exemple dans les œuvres de Borges et de Perec.

Répond à la nature la technique des hommes, qui est son autre, au moins dans la conception traditionnelle, naturaliste, et ancienne aujourd'hui, des ordres, dont l'histoire du Golem ouvre les enjeux comme peut-être aucune autre. Avec le docteur Faust il constitue le seul mythe moderne, suggère André Neher dans le magnifique ouvrage qu'il leur consacre⁹.

Enfin sera ouverte la question de la possibilité de la politique sous « l'ombre de Dieu », en suivant le philosophe américain Michael Walzer¹⁰ qui sera le nocher de cette exploration.

Deux de ces textes furent élaborés « sous l'haleine » de la pandémie de Covid 19. La nature offrait à l'humain un paysage insolite, l'obligeant à raréfier ses rapports, instillant la défiance, en lien peut-être avec le commencement avéré de la sixième extinction animale. La réplique fut le surdéveloppement numérique qui est aujourd'hui peut-être comme un nouveau Moloch. Le dérèglement climatique, diagnostiqué depuis près de quarante ans, est devenu patent : le climat tempéré, prévisible, protecteur, est perdu. Aurait-on, à force, si l'on peut dire ainsi, touché à l'arbre de la vie ? L'époque est « epochale », selon le mot repris à la phénoménologie par le sociologue et anthropologue visionnaire Bruno Latour ; devrait s'ouvrir à présent un temps de « mise en politique de la terre », comme il le disait à la toute fin de sa vie. L'expression, de façon fulgurante, met en relation la politique

avec la nature, et place au cœur de l'étau qui se referme la technique contemporaine, qui semble battre le monde en éléments – avec aujourd'hui le *Big Data*, les banques de données d'informations infinies qui proposent les savoirs à ciel ouvert et sans médiation, sans « aura », sans éditeur –, et le mettre au bout d'un unique clic à « la disposition » immédiate de l'humain. Paradoxe qu'en somme ces moyens si efficaces de conservation – comme de nouveaux surgelés – soient aussi parmi les grands acteurs du réchauffement climatique, dont l'auteur de ces lignes, pas plus sans doute que ses lecteurs contemporains, ne verra la fin de la progression.

D'abord donc, la Nature – mot qui dit juste quelque chose comme : il y a quelque chose hors volonté –, la vie, les animaux. Quel nœud forment-ils ensemble ? Chacun passe par l'autre. Où est l'homme ? À la frontière ? Au centre ? Est-il même quelque part ? Pourquoi la Bible fait-elle lire deux récits de sa Création ? Comme il y a deux arbres dans le jardin d'Éden, il y a peut-être deux hommes. Pour en cacher un troisième qu'on attendrait toujours ? La vie sans les vivants, c'est la vie sur Mars. Sans les animaux, quel imaginaire pour l'humain ? Ils échappent aujourd'hui peu à peu, lentement, à la chosification, dont ils furent victimes dès le début de l'ère industrielle (le cheval-vapeur) et accèdent à une reconnaissance dans le droit moderne, reconnaissance juridique qu'ils avaient eue d'ailleurs autrefois, au moment même où tant d'espèces sont englouties dans la multiplication des activités humaines.

Ensuite la Technique, qui apparaît avec l'homme de Babel – *homo babelis*, appellation presque préhistorique. Seconde nature qui éloigne l'humain de son Créateur, qui Lui est sans nature. Situation qui n'est pas sans L'émouvoir et Lui faire verser, dit le Midrash, une larme. Leur proximité sera à distance de chagrin. Le Golem est conçu à Prague. Le Maharal a créé ce robot, que des lettres apposées sur son front font vivre et éteignent, à destination de la protection du ghetto. Une lettre oubliée un soir et la

technique s'échappe, cessant de clignoter. Le Golem – ce nom, qui signifie « embryon », vient d'un psaume – menace le monde humain. L'artifice d'où l'homme aussi est issu doit être barré. Quel Midrash intense autour de la Création de l'homme que l'histoire du Golem !

Enfin la Politique. L'homme vit avec l'autre homme, et avec les autres hommes. Sa nature, s'il en a une, est aussi société. La Bible conduit-elle à une politique pratique ? Son attention à l'histoire de chacun, à la place de Dieu, à celle de l'autre, peut-elle laisser sourdre la forme de structure un peu neutre qu'est la politique ? D'abord la Bible est éthique, ce que n'est pas d'emblée la politique, toujours un peu machiavélique et engagée dans les rapports de force. Mais la Bible est aussi un des récits politiques les plus complexes de l'Histoire. La question du chef est tout de suite posée à Moïse, puis à Samuel en charge de nommer un roi. Il y eut les périodes des Juges, puis des Rois, puis les temples détruits, le très long exil dont tant d'écritures portent la marque, enfin au siècle dernier la création de l'État d'Israël. Michael Walzer, dans son livre profond *Dans l'ombre de Dieu*, dont notre étude commentera la proposition philosophique et politique, évoque en effet l'ombre que peut faire un tel Dieu (même absent) à la politique. Ombre et lumière, qui sont aussi le clair-obscur de l'étude. Le Midrash déploiera, à l'ombre aussi de la philosophie politique, quelques-unes de ses histoires.

Le poète Paul Celan a arrimé au poème, à sa matérialité écrite, à sa forme, la date de son écriture. Le poinçon d'une date est aujourd'hui tout aussi nécessaire à l'étude. La révision dernière de cette troisième partie est contemporaine de l'attentat terroriste sans pareil et sans précédent en termes de violence et en nombre de morts du 7 octobre 2023, perpétré sur la terre d'Israël par le Hamas ¹¹. Le spéculatif qu'il y a dans tout commentaire libre ne doit faire oublier ni les réalités politiques, ni la mort à l'œuvre.

« Faisons l'homme en notre image et comme notre ressemblance », lance Dieu en Gn 1, 26. Ce soudain pluriel de majesté – presque polythéiste – fut source de nombreuses questions pour

les commentateurs. S'agit-il de Dieu seul, ou de Dieu entouré de la cour angélique (et du ciel et de la terre comme le raconte le Midrash), ou s'agit-il de Dieu invitant l'homme, par sa part libre, à sa propre cocréation. Ombre (*tsef*) et Image (*tselem*) sont en hébreu des mots apparentés. Dieu veut créer l'homme en son image, et donc aussi « dans son ombre » qui est toujours propice au sujet – et « comme sa ressemblance¹² ». « Dieu créa l'homme en son image ; c'est à l'image de Dieu qu'il le créa. Mâle et femelle furent créés à la fois » (Gn 1, 27). À vrai dire, le projet divin énoncé deux versets plus haut ne sera pas effectif. Dès la marche d'après, à peine créé, le voilà « mâle et femelle ». L'image fut renvoyée à elle-même en miroir, la ressemblance quant à elle, laissée en friche, n'est plus rappelée¹³. Nature ombragée, nocturne et inachevée de l'homme, obligé à la technique et à la politique – et il y a sans doute des techniques politiques – pour suppléer son retard constitutif.

Juifs et Grecs se croisent sur la casquette de Vincent Lynch dans *Ulysses (sic)* de Joyce : *Jewgreek is greekjew, Extreme meet*¹⁴. Mais il n'y a pas que dans le Dublin de Joyce, ou dans la grande bibliothèque d'Alexandrie, ou encore à Corfou, qu'ils se frottent ainsi. Une plante tout humble, le *polemonium caeruleum*, en recevant une double appellation – soit « Valériane grecque », qui est à mêler aux vins, recommandait Pline, soit « Échelle de Jacob », en raison de ses fleurs axillaires qui sont disposées comme les barreaux d'une échelle – exprime, dans la langue des simples, les doubles nature et filiation des noms et des choses. Cette plante toute bleue garde un peu de nos rêves pour notre temps.

Le judaïsme est un dispositif pour lire la Bible, dit parfois Emmanuel Levinas. C'est-à-dire qu'on ne peut sans doute pas y accéder directement, comme peut-être on lit un roman, dans une forme de découverte ou d'exaltation immédiate. Sa lecture est engagée dans une pratique d'écriture qui est elle-même une autre écriture. Le Midrash met au carré cette opération qui engage donc aussi la séparation de l'écrit et de l'oral.

Le Midrash est aussi bien un corpus de textes de nature rabbinique qu'une façon d'interpréter les textes bibliques, de les faire ricocher très librement les uns sur les autres, de les mettre en rapprochement, si l'on peut dire, plutôt qu'en rapport. Un verset sera ouvert par un autre. « C'est le lecteur qui possède la liberté du Midrash, la liberté de demander au texte de déployer son pouvoir-dire au-delà de son simple et premier vouloir-dire », écrit Marc-Alain Ouaknin¹⁵. Le vouloir-dire relèverait de l'ange de la détermination, celui qui descend, et le pouvoir-dire, de celui de la réflexion, celui qui monte, le premier dans l'ordre d'apparition. Le corpus ici infidèlement sollicité sera étendu à d'autres textes du monde. Je suis resté attaché à cette façon du Midrash – assez promeneuse, rhapsodique et dont Montaigne usait, en partie à son insu, avec sa géniale allure « à sauts et gambades¹⁶ » des *Essais* – de diaprer, et presque de diasporer un texte par un autre. Les lectures proposées, ouvertes laïquement aux textes de la philosophie et de la psychanalyse aussi, adoptent la forme de l'étude que les textes juifs m'ont fait découvrir au fur et à mesure que je les enseignais.

Nous avons gardé le dispositif du précédent livre midrashique. Il y eut d'abord les dimanches matin, au centre Medem-Arbeter ring, des leçons données pendant trois ans. Édith Apelbaum les a fidèlement retranscrites, non à dessein d'en rendre compte *verbatim* (des enregistrements existent pour cela), mais avec d'abord le souci, comme elle me l'a parfois dit, de « se les expliquer à elle-même ». Le sens qui circule, sur le mode du transfert aussi, entre un lecteur et un auditoire engagé avec lui dans l'étude, appartient à chacun et à chacune également.

J'ai alors relu sa leçon et l'ai amendée, parfois de façon assez large. Ce livre est la récolte d'un long et patient tuilage. Diplomatie et affection inventèrent un chemin que nous sommes heureux de proposer, un parmi d'autres.

Les notes sont nombreuses et font comme un petit corpus hétérotopique aussi, à part : soit juste une référence, soit un dévelop-

pement. La conclusion en trois parties est presque un petit traité à part. Il en est ainsi des textes de la tradition juive. Il est fort souhaitable, d'une part, de citer, autant qu'il est possible, toutes les sources et de ne voler ainsi personne – ne pas citer ses sources retarderait, dit le Talmud (Traité *Meguilah* 17a), la Rédemption, la parousie – et, d'autre part, d'ouvrir ainsi des fenêtres depuis le texte vers quelques astérisques au loin.

(octobre 2023)

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	7
---------------------------	---

Première partie

LA VIE, LA NATURE, LES ANIMAUX

I. DU <i>TOHU</i>	19
II. TROIS REGISTRES DE L'HUMAIN, DEUX RÉGIMES DU LANGAGE	32
III. D'UNE POSITION TENABLE DANS LA NATURE	39
IV. IL Y A QUELQUE CHOSE DE POURRI AU ROYAUME DE LA CRÉATION	47
V. EN PASSER PAR L'AUTRE, L'ANIMAL	53
VI. SUR LES TRACES DE LA « FAMILLE INCONNUE »	62

Deuxième partie

LE GOLEM

I. À L'AUTRE EXTRÉMITÉ DE LA NATURE : LE GOLEM	71
II. ENTRE LE CORPS ET LA LETTRE, UNE ARTICULATION BRUTALE	77
III. AU JEU DE LA VÉRITÉ ET DE LA MORT	82
IV. LES LIMITES FLOUES DE L'HUMAIN	87
V. L'IMPOSSIBLE GÉOMÉTRISATION DE L'HUMAIN	93

VI. LA PROCÉDURE DU HASARD	96
VII. LE GOLEM : MYTHE ET HISTOIRE	100
VIII. UNE FACE MACHINIQUE D'UN CÔTÉ, UNE FACE DIPLOMATIQUE DE L'AUTRE	107
IX. LE GOLEM DES POÈTES : JORGE LUIS BORGES ET PAUL CELAN	112

Troisième partie

Y A-T-IL UNE POLITIQUE BIBLIQUE ?

I. « À L'OMBRE DE DIEU »	119
II. À CHACUN SA SPHÈRE	124
III. LA PLACE DE L'AUTRE, LE PARTAGE DES FRÈRES	129
IV. LE DISPOSITIF DE PAROLE, OU LE <i>SPRACHE APPARAT</i>	134
V. LE MINIMUM DE VIOLENCE NÉCESSAIRE	138
VI. LE DROIT EST L'ÉLÉMENT DU CALCUL, ET IL EST JUSTE QU'IL Y AIT DU DROIT, MAIS LA JUSTICE EST INCALCULABLE	143
VII. AUX PORTES DE LA VRAIE POLITIQUE : LA TRAHISON	149
VIII. UNE ÉTHIQUE DE L'IMPURETÉ	155
IX. TEMPS POLITIQUE, TEMPS MESSIANIQUE	159

Conclusion

I. QUATRE HAUT DIRES SUR LA NATURE	167
II. LE <i>PROTHESENGOTT</i> DE FREUD	174
III. LA BIBLE DES RÉPUBLICAINS	177
NOTES	183
BIBLIOGRAPHIE	207